

Edmond Amran El Maleh autobiographe ? De « l'autobiographie à son corps défendant » au je/u de cache-cache

Arnaud Genon
Nottingham Trent University

C'est avec *Parcours immobile*, publié en 1980, que s'ouvre l'œuvre d'Edmond Amran El Maleh et avec *Lettres à moi-même*, paru en 2010, qu'elle se clôt. Si ces deux textes sont foncièrement différents dans leur fonctionnement interne et dans leur écriture même, ils ont en commun de flirter avec ce qui relève d'une littérature autobiographique, tout en échappant au genre de l'autobiographie au sens propre du terme, tel que défini par Philippe Lejeune au début des années 1970 : « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie

individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (1996, p. 14). Cependant, si ses œuvres échappent à cette classification générique, il semble qu'elles l'interrogent afin de mieux la détourner ou, plus précisément, de la dépasser.

Entre son premier et son dernier livre, Edmond Amran El Maleh a eu l'occasion de s'exprimer dans le cadre d'entretiens, de conférences, d'articles rassemblés dans divers recueils. En chacune de ces circonstances, il a abordé la littérature autobiographique pour se situer par rapport à elle et, en général, pour s'en défier. Ainsi, dans un texte intitulé « Une figure singulière », extrait du *Café bleu*, El Maleh note qu'« un sentiment de pudeur élémentaire voudrait qu'on évite de parler de soi-même, qu'on n'encombre pas, qu'on n'accapare pas l'attention par des exemples personnels » (1998, p. 39). Mais cette réflexion s'est aussi engagée à l'intérieur même de ses récits, notamment lorsqu'il remarque, dans *Parcours immobile* : « méfiez-vous méfie-toi de la courbe de ce désir de ce miroir courbe de cette image qui fuit joue séduit » (2000, p. 182). Dans cette même ligne, il constate, dans les *Lettres à moi-même* :

L'enflure narcissique, je ne le sais que trop, le nombrilisme, les fausses confidences, l'exhibitionnisme se donnant pour révélations intimes, voilà ce qui tient lieu maintenant de journal et donne la recette du succès. Vous vous êtes écarté refusant la recette, on ne saurait vous en faire grief (2010, p. 15).

S'il dit dans les quelques phrases que je viens de citer refuser l'autobiographie, c'est qu'il y a de l'autobiographie dans son œuvre. Pourquoi se défendrait-il alors qu'il n'y a, a priori, pas d'accusation? Sinon accusation de quoi? Le pronom « je » n'est pas une offense ni une injure et le « moi » n'est plus autant haïssable qu'il l'était avec Pascal depuis qu'un certain Jean-Jacques Rousseau s'est confessé.

Edmond Amran El Maleh est-il un autobiographe ? Sans y répondre tout de suite, on constate, à l'évocation de ces quelques remarques préliminaires, qu'il interroge l'autobiographie, ou, inversement, il nous paraît que la lecture de ses textes amène logiquement celui qui s'y intéresse à l'approcher, entre autres, par ce prisme-là, celui de l'écriture de soi. C'est par cette entrée que je me propose d'appréhender le travail d'El Maleh. En m'appuyant principalement sur *Parcours immobile* et *Lettres à moi-même*, je souhaite étudier un paradoxe inhérent à son œuvre, à savoir la manière dont elle résiste à l'autobiographie alors même qu'elle nous invite à en faire une lecture autobiographique. J'envisagerai d'abord *Parcours immobile* en me focalisant sur l'expression « autobiographie à son corps défendant », qu'il a utilisée à maintes reprises pour qualifier ce récit, notamment dans *Lettres à moi-même* (2010, p. 15) mais aussi dans « L'écriture impossible », texte issu du *Café bleu* (1998, p. 25). Je me pencherai ensuite particulièrement sur *Lettres à moi-même* afin de démontrer que le texte apparemment le plus autobiographique de l'écrivain se révèle être en fait ce que je nommerai une anti-autobiographie. Il me faudra enfin déterminer en quoi El Maleh est ou non un autobiographe en exposant les raisons qui motivent ma réponse.

Parcours immobile : « une autobiographie à son corps défendant »

Voici la définition que donne la première édition du dictionnaire de l'Académie française, en 1694, de l'expression « à son corps défendant » : « un homme a fait quelque chose en son corps défendant, pour dire qu'il l'a faite contre son gré,

pour éviter un plus grand mal ». On pourrait donc donner comme autres synonymes « à contrecœur », « malgré soi ». Que signifie maintenant l'expression « autobiographie à son corps défendant »? Peut-on écrire une autobiographie « à son corps défendant », c'est-à-dire malgré soi? L'autobiographie est-elle l'affaire de l'écrivain — dans ce cas, il y a ou il n'y a pas autobiographie — ou du lecteur, qui lirait tel ou tel livre comme un texte autobiographique ou comme un roman en fonction des informations biographiques sur l'auteur dont il dispose?

Il semble qu'en utilisant cette expression, El Maleh ait voulu signifier que *Parcours immobile* a été lu comme une autobiographie là où lui attendait que l'on en fasse une autre lecture. Tout au moins n'y avait-il pas, a priori, de projet autobiographique dans son récit ou de volonté spécifiquement autobiographique dans l'écriture de ce texte. Mais une fois écrit, il appartient à son lecteur, qui l'interprète à sa manière, avec ses outils.

Cependant, force est de constater que l'œuvre inaugurale d'El Maleh ne se présente en aucun cas comme une autobiographie. Il s'agit d'un récit écrit à la troisième personne, d'un récit éclaté, fragmentaire. Par opposition, l'autobiographie postule l'emploi du pronom personnel « je », la présence d'un pacte autobiographique — l'auteur, le narrateur et le personnage principal sont une seule et même personne et portent donc le même nom — et, généralement, elle suppose un récit linéaire et chronologique. Rien de tout cela n'est ici présent. Dans sa préface à la deuxième édition, l'auteur parle d'ailleurs de *Parcours immobile* en notant que « ce n'était pas non plus une autobiographie d'allure classique » (2010, p. 9) et ajoute que « [d]ans le corps du texte il y a cette volonté de la

refuser, à la faveur d'une démarche ludique de subversion, une volonté de briser la fermeture de l'identité, de la faire éclater en fragments » (*ibid.*). On pourrait aller jusqu'à dire, si l'on ne connaissait pas la vie de l'auteur, que rien n'amène à lire *Parcours immobile* comme une autobiographie. Mais bien sûr, pour ceux qui le connaissent, les autobiographèmes sont trop nombreux pour que la lecture autobiographique ne s'impose pas d'elle-même. Les références au passé politique de l'écrivain, à son enfance marquée notamment par ses crises d'asthme (El Maleh, 2010, p. 56, 64 et *passim*), aux villes dans lesquelles il a vécu renvoient de manière indubitable à la figure auctoriale. Pareillement, dès la première scène qui, par la forme, tient lieu de prélude, à savoir la visite du cimetière juif d'Asilah, le lecteur comprend que « le narrateur est juif, que ce parcours se déploie dans l'espace de la communauté juive marocaine, que c'est à partir de là qu'il parle, que son expérience prend corps » (El Maleh, 1998, p. 39).

Comme je viens de le noter, il n'y a pas de pacte autobiographique. Le jeune héros du début du récit se nomme Josua, puis un autre, qui apparaît par la suite, s'appelle Aïssa. Ils ne sont en fait qu'un seul et même personnage, à deux âges différents de la vie. Notons ici que Josua est un prénom hébraïque et qu'Aïssa est un prénom arabe — même s'il vient de l'hébreu — mais qu'ils ont le même sens, la même étymologie, dont on retrouve la trace dans le prénom « Jésus ». On peut déjà souligner que se manifeste dans le choix de ces prénoms l'identité d'El Maleh, celle d'un Juif marocain. Mais alors que ces prénoms tendent à « briser la fermeture de l'identité », à distinguer l'auteur et ses « créatures », on trouve de nombreuses remarques — on n'en citera que quelques-unes — qui viennent semer le trouble, comme aime le faire El Maleh :

« Josua, nous dit le narrateur, il s'était inventé ce prénom et même un nom de famille Cramp clandestin envers lui-même comme il le sera plus tard dans sa vie militante » (2000, p. 53). Dans cette même page, il remarque que « Josua lui servait d'alibi » et ajoute avoir peur d'être pris « nu dans sa parole » (*ibid.*). Plus loin, le narrateur note que Josua était le « double d'un autre Aïssa son double et lui-même d'autres noms d'autres vies possibles réelles et imaginaires des destins parallèles qui courent pour peut-être un jour se croiser ou jamais vies réelles ou personnages » (*ibid.* p. 68). Le narrateur vient en outre sous-entendre qu'il est lui-même Josua, dans un faux lapsus qu'il désigne comme anodin mais qui s'interprète comme une volonté de mettre au jour ce qu'il camoufle par ailleurs : « lui Josua Juif marocain parfaitement assimilé [...] lui Josua, moi Josua peu importe par quelle personne mais le récit aurait commencé miné par le soupçon » (*ibid.* p. 92). Plusieurs éléments nous paraissent intéressants. Tout d'abord l'idée de « clandestinité » envers soi-même, comme si le personnage avait pour mission de dissimuler l'écrivain qui se cache en lui. Intéressante aussi la notion « d'alibi », qui constitue une défense en cas d'accusation... L'accusation qui pourrait être ici celle du délit d'autobiographie, genre dans lequel se donnerait à lire une « parole nue » et donc impudique et, en ce sens, condamnable (dans *Lettres à moi-même*, l'auteur parle du « nombrilisme insupportable à [ses] yeux » (El Maleh, 2010, p.49)). Intéressant enfin, le jeu des doubles — Josua, Aïssa —, qui permet de fondre auteur, narrateur et personnages dans ce qui relève d'une specularité identitaire. Mais là où le chercheur traque les indices autobiographiques afin de déterminer l'appartenance générique de l'ouvrage, l'auteur, comme par anticipation, nous répond et nous met même en garde :

« Courez ! Continuez à courir après l'identité cela finira par vous tuer ! » (El Maleh, 2000, p. 115).

Edmond Amran El Maleh a donc tout fait pour que son récit ne soit pas lu comme une autobiographie, mais peut-être davantage, selon ses propres mots, comme une « fiction qui allait se perdre dans les mailles d'une histoire vraie » (*ibid.* p. 124). Toutefois, le résultat est le même pour le lecteur. Comme dans sa vie militante, il se cache, se dissimule, il se fond dans les personnages qui ne sont pas lui mais qui lui ressemblent trop pour n'être pas un peu, aussi, celui qu'il cherche à masquer : lui-même. Il savait toutefois que grande serait la tentation de réduire *Parcours immobile* au « témoignage attendu » (El Maleh, 1998, p. 25). Son écriture en vient alors à générer une stratégie de résistance ainsi qu'Umberto Eco l'a analysé dans *Lector in fabula* :

un texte est un produit dont le sort interprétatif doit faire partie de son propre mécanisme génératif; générer un texte signifie mettre en œuvre une stratégie dont font partie les prévisions des mouvements de l'autre — comme dans toute stratégie. Dans la stratégie militaire (ou dans celle des échecs, disons dans toute stratégie de jeu), le stratège se dessine un modèle d'adversaire (1985, p. 69-70).

Et Eco de compléter plus loin en remarquant que « la notion d'interprétation entraîne toujours une dialectique entre la stratégie de l'auteur et la réponse du Lecteur Modèle » (*ibid.* p. 76). On voit alors à l'œuvre dans *Parcours immobile*, comme pour devancer toute lecture autobiographique, le désir d'Edmond Amran El Maleh de brouiller les pistes, de coder le message ainsi qu'il le révèle lui-même dans *Le Café bleu* : « Mais le terrain autobiographique est miné, bourré de charges subversives, le récitant déserte le tracé linéaire, se perd,

éprouve un plaisir à se perdre dans un parcours labyrinthique, entraînant à sa suite le lecteur » (1998, p. 26). On trouve bien ici, pour reprendre une expression de *Parcours immobile*, une « tentation des labyrinthes » qui pousse l'écrivain à s'exalter « hors de soi-même, le [jette] à cet autre lui-même » (El Maleh, 2000, p. 124).

On le comprend, il est difficile de lire *Parcours immobile* en dehors de toute considération autobiographique. L'écrivain le sait aussi puisqu'il décide de miner le terrain pour qu'il n'en soit pas ainsi et pour déjouer une interprétation trop simpliste, celle qui réduirait ce texte littéraire, ce travail sur la langue, sur l'écriture, à un simple témoignage. C'est bien cela qu'il s'agit de refuser, en contrant, par l'intermédiaire des jeux de masque, cette lecture fermée, repliée sur elle-même, sur le « moi » de son auteur. Quand El Maleh *s'écrit*, il *écrit* : l'écriture possède ce pouvoir de transcender le « moi » et de le faire accéder à l'intérêt supérieur que constitue la Littérature. C'est en ce sens que l'auteur a employé l'expression « autobiographie à son corps défendant » : *Parcours immobile* est une œuvre autobiographique mais elle vise à se dépasser, à dépasser l'expérience propre de l'auteur et à dépasser, enfin, les frontières limitatives d'un genre littéraire.

Lettres à moi-même ou l'anti-autobiographie d'El Maleh

Lettres à moi-même se présente comme le livre le plus ouvertement autobiographique de l'écrivain. Abdellah Baida le note sur la quatrième de couverture de l'ouvrage : ici « l'auteur dialogue avec son double pour découvrir les facettes de l'un et de l'autre » (El Maleh, 2010, quatrième de couverture). Le

pronom « je » renvoie donc tour à tour à l'écrivain puis à son double puis à une tierce personne qui vient s'infiltrer dans ce dialogue. Si les instances énonciatives sont multiples, on pourrait cependant croire que, constituant différentes figures du même, elles permettent d'accéder à « l'original », à son intimité, à ce qui en fait sa singularité. Or, c'est tout le contraire qui se produit dans ces *Lettres*, puisque l'auteur annonce dès l'avant-propos que ce n'est pas l'unité du « moi » qu'il recherche mais sa complexité : « Qui de nous n'a pas éprouvé une fois dans sa vie le sentiment d'être double, voire même étranger sinon étrange à soi-même, le signe même de la complexité de la condition humaine » (*ibid.* p. 5).

Ainsi, le lecteur n'est jamais en position de savoir qui, du double ou de « l'original », prend en charge l'énonciation : aucune date, aucune signature ne permet de distinguer l'*alter* de l'*ego*. Il y a donc à l'œuvre une stratégie délibérée de la part d'Edmond Amran El Maleh de perdre le lecteur, de rendre incertaine, voire impossible, toute tentative de saisissement autobiographique de l'écrivain. Il nourrit lui-même la confusion avançant que « toute ressemblance avec des personnages réels est fortuite » (El Maleh, 2010, p. 77), que l'un des deux énonciateurs se substitue à l'autre. Ce cryptage du « moi » obéit au caractère ludique que l'auteur prête à l'écriture : « Je comprends et je partage tout le plaisir qui peut s'attacher à ce jeu, mais voyez-vous, si un jour ces lettres devaient être publiées, le lecteur le mieux intentionné s'y perdrait au risque d'abandonner la partie de fatigue » (*ibid.* p. 55). Et le je/u en vient à se complexifier davantage lorsque la tierce personne intervient dans l'échange déjà confus à dessein dont on vient de parler :

Nous voilà maintenant et par vos soins trois, sans la moindre cicatrice qui puisse, comme pour les naufragés de *Terra Nostra*, servir à vraiment nous reconnaître et nous distinguer ; trois dont deux parlent entre eux de lui et peut-être par lui. Adieu simplicité souhaitée, conseillée, mais j'en viens à penser qu'on n'est jamais si bien trahi que par soi-même (*ibid.* p. 60).

Alors, l'on se rend compte que celui qui parle n'est jamais celui que l'on croit, que les personnages évoqués ne sont souvent que des doubles du double et que, là où le lecteur attendait des révélations, ne se trouvent que des leurres et des promesses fallacieuses.

Le paradoxe est encore plus évident qu'il ne l'était dans *Parcours immobile*. L'autobiographie annoncée par le titre *Lettres à moi-même* n'est en fait qu'un piège. Les révélations sur l'auteur ne sont pas nombreuses, on ne trouvera là rien de plus que ce que l'on sait de l'écrivain et qu'il n'a déjà dit, dans ses entretiens avec Marie Redonnet notamment. Une des caractéristiques des textes à teneur autobiographique d'El Maleh est donc d'engendrer, de générer, de manière quasi mécanique, son propre antidote. Chaque révélation peut être remise en cause, chaque confession doit être soumise au soupçon, car les énonciateurs, à tour de rôle, évoquent la « tentation inéluctable du récit et de l'affabulation » (*ibid.* p. 28-29), la possibilité de faire apparaître des éléments « mensongers » (*ibid.* p. 29) ou encore la présence d'un « complot, une obscure conjuration mêlant le vrai et le faux, au prix d'un dosage fort savant » (*ibid.* p. 41).

On le constate, El Maleh refuse tout figement identitaire qui est synonyme de mort : « désir d'échapper à soi-même, à la synonymie de la mort : l'identité, le tarissement de tout plaisir viv » (*ibid.* p. 16) note-t-il dans ses *Lettres*. Dans ses entretiens

avec Marie Redonnet, il exprime aussi cette crainte de la manière suivante :

Et il y a encore une autre crainte, qui a toujours été la mienne : la crainte d'être fixé dans une identité, et de ne pas échapper à ce qui a toujours été mon souci : ne pas me laisser découvrir, ni me laisser rabattre dans une identité fixe, préserver ma part de liberté (Redonnet, 2005, p. 13).

L'écriture de soi s'effectue alors dans ce que j'appellerai une résistance au « moi », c'est-à-dire dans son refus du narcissisme, de l'intime qui n'aurait pour but que lui-même. Le « je » n'a de raison de se manifester que dans le jeu qui lui permet de se cacher. On ne trouvera pas dans les *Lettres à moi-même* d'« autobiographie à son corps défendant » mais plutôt une anti-autobiographie revendiquée, à son « corps acceptant ». Anti-autobiographie dans le sens que le texte voile plus qu'il ne dévoile, fragmente et disperse le « moi » au lieu de l'unifier, ne le présente pas comme singulier mais comme multiple et pluriel.

El Maleh autobiographe?

Après avoir considéré le premier et l'ultime texte de l'écrivain, textes, on l'a saisi, à teneur autobiographique, il est temps de répondre, pour conclure, à ma question initiale qui était la suivante : peut-on qualifier El Maleh d'autobiographe ? Il semble que non, et ce, pour plusieurs motifs. Tout d'abord, on ne peut pas le considérer comme tel pour la simple et bonne raison qu'il n'avait pas foi en ce genre sur lequel il fait peser, pour reprendre le titre d'un essai de Nathalie Sarraute, une « ère du soupçon ». Ce soupçon à l'égard de toute littérature personnelle, il l'a exprimé à différentes reprises, dans des essais

en évoquant, par exemple, « l'aléatoire du témoignage » : « aléatoire parce que personnel, traduisant le vécu singulier et unique d'un individu, c'est ce qui en fait la valeur et les limites » (El Maleh, 1998, p. 45), mais aussi au sein même de ses textes autobiographiques lorsqu'il note notamment, dans *Parcours immobile*, que « [l']alchimie du souvenir ne peut jamais recomposer une vie, l'artefact littéraire vaut par lui-même » (El Maleh, 2000, p. 61) ou encore « Quelle dérision on te demande de témoigner mais de quoi ? Le temps ne fait rien à l'affaire » (*ibid.* p. 30). Impossibilité et caractère dérisoire de l'écriture de soi, donc.

L'autre raison est liée à la problématique de la langue. C'est là que se joue l'essentiel, nous dit-il, car El Maleh a cela de particulier qu'il écrit dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle. Il pose lui-même la problématique en ces termes : « qu'en est-il quand une langue étrangère envahit le lit de la langue maternelle, se substitue à elle et prend possession de l'écriture ? » (*ibid.* p. 72) Le problème est d'autant plus intéressant et important lorsqu'il s'agit d'une écriture de soi et que le « moi », ce qui fait l'essence de l'être quand on consacre sa vie à la littérature, c'est justement l'écriture. On pourrait alors croire que si El Maleh a toute son œuvre durant, manifesté tant de méfiance à l'égard de l'autobiographie, c'est qu'il avait saisi par la profondeur de ses réflexions qu'elle était une entreprise qui ne pouvait non seulement pas exprimer ce qu'il s'était donné pour objectif de dire — l'universel — mais aussi qui s'avérait impossible pour celui qui écrit dans la langue de l'autre : « L'identité se perd dans l'aliénation [de la langue] [...]. Sans compter qu'on ne s'arrête pas à se demander comment son authenticité supposée puisse passer par les mots qui ne sont pas ceux de la tribu » (*ibid.* p. 40). Si tentative

autobiographique il y avait, elle se heurterait à ce problème : comment accéder à soi dans la langue de l'autre, comment saisir l'identité dans une langue qui exprime l'altérité?

S'il n'est pas autobiographe, je dirai qu'Edmond Amran El Maleh reste un écrivain de la subjectivité, comme il l'a suggéré lui-même dans *Mille ans un jour* : « Je ne suis pas le témoin extérieur de l'événement ou d'une certaine réalité. Je n'écris pas pour consigner je ne sais quelle histoire particulière. Je vis l'intérieur d'une expérience » (Redonnet, 2005, p. 17). De même, Mohammed Berrada a noté, dans un article, que pour Amran El Maleh, l'écriture est « une vision subjectivée de ce que nous vivons collectivement » (*ibid.* p. 202) On pourrait dire qu'il est aussi, en suivant une autre remarque d'El Maleh lui-même, un écrivain postmoderne. J'entends par là qu'il remet au centre de l'écriture le sujet — et donc la subjectivité — mais dans une transgression constante des genres, dans la soumission du sujet à une altérité à soi, dans sa fragmentation, dans la remise en cause de la notion d'unité et d'homogénéité. Comme le note Janet M. Paterson, « la voix du narrateur postmoderne est souvent plurielle, diffuse et contradictoire » (1993, p. 2). Et pour ultime contradiction, disons qu'il était un écrivain de la subjectivité qui aura paradoxalement rêvé, toute son œuvre durant, de restituer une parole pure et anonyme, seule capable de partager « aux dimensions de millions d'hommes » (El Maleh, 2000, p. 56) « l'expérience d'une vie, le temps d'une vie, le temps d'une expérience » (*ibid.* p. 9).

Bibliographie

- ECO, Umberto. 1985, *Lector in fabula*, Paris, Grasset.
- EL MALEH, Edmond Amran. 2010, *Lettres à moi-même*, Casablanca, Le Fennec.
- . 2000 [1980], *Parcours immobile*, Marseille, André Dimanche.
- . 1998, *Le Café bleu*, Casablanca, Le Fennec.
- LEJEUNE, Philippe. 1996 [1975], *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Points ».
- PATERSON, Janet M. 1993, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- REDONNET, Marie. 2005, *Entretiens avec Edmond Amran El Maleh*, Grenoble, La pensée sauvage.

Résumé

Il s'agit ici d'étudier la manière dont l'œuvre d'Edmond Amran El Maleh flirte avec les frontières de l'autobiographie en échappant cependant toujours au genre. L'analyse s'appuie principalement sur *Parcours immobile* et *Lettres à moi-même*, textes au cœur desquels se trouve une tension entre une tentation du « je » et une répulsion du « moi ».

Abstract

In this paper I will explore how the work of Edmond Amran El Maleh flirts with the boundaries of autobiography, and never, however, obey the rules of the genre. The analysis is based primarily on *Parcours immobile* and *Lettres à moi-même*, texts in which lies a tension between the temptation of « I » and a repulsion of the self.